

**LA PUCELLE
D'ORLÉANS**
TRAGÉDIE

François Hédelin, abbé d' AUBIGNAC (1604-1676)

Isaac de BENSERADE (1613-1691)

Hippolyte Jules Pilet de LA MESNARDIÈRE
(1610-1663)

1642

Texte établi par Paul FIEVRE mai 2020

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Avril 2020.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement.

**LA PUCELLE
D'ORLÉANS**
TRAGÉDIE

**À PARIS, Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, en la Galerie
des Merciers, à l'Écu de France, chez AUGUSTIN COURBÉ, en
la même Galerie, à la Palme. Au Palais.**

M. DC. XXXXII. AVEC PRIVILÈGE DU ROI

PERSONNAGES

L'ANGE.
JEANNE D'ARC, dite la Pucelle d'Orléans.
LE DUC DE SOMMERSET.
LE COMTE DE VARVIC.
JEAN DE TALBOT, Baron de Salopie.
CANCHON.
MIDE.
DESTIVET.
LA COMTESSE DE VARVIC.
DALINDE, sa confidente.
[ARONTE, Gentilhomme du Comte de Warwick.]
GARDES.
SOLDATS.
PEUPLE.

La Scène est dans la cour du Château de Rouen

ACTE I

SCÈNE I.

L'Ange, La Pucelle.

Le Ciel s'ouvre par un grand éclair, et l'Ange paraît.

L'ANGE.

Sainte fille du Ciel, Pucelle incomparable,
De ton Prince affligé le secours adorable,
Quitte pour un moment la charge de tes fers,
Et sors par ma faveur de tes cachots ouverts,
5 Viens apprendre de moi ma dernière assistance
Et de ton sort heureux la plus belle ordonnance
Dans les tristes horreurs de cette épaisse nuit
Vois ce long trait de feu qui vers moi te conduit,
Marche, marche et béni l'éclair que je t'envoie
10 Pour tracer à tes pieds une agréable voie.

LA PUCELLE.

Quels nouveaux sentiments d'un céleste bonheur
M'ouvrent l'âme et les sens à la voix du Seigneur ?
Ha j'entends et je vois son divin interprète
Qui me va déclarer sa volonté secrète.

L'ANGE.

15 Écoute seulement, et ne t'étonne pas ;
Par les ordres du Ciel, au milieu des combats.
J'ai soutenu ta force et conduit ton épée
Contre les oppresseurs de la France usurpée,
En prison, sur ta vie et contre ton repos
20 Le conseil des méchants a fait de vains complots,
J'ai mis ton innocence au dessus de leur rage,
Et je me trouve au bout de mon illustre ouvrage :
Mais il me reste encore au point où je te vois
À te fortifier toi-même contre toi,
25 Dieu voulant de ton sort te rendre la maîtresse
Ordonne à ma vertu d'appuyer ta faiblesse,
Et de porter ton coeur à de hauts mouvements
Au delà de ta force et de tes sentiments.
Ce fut pour obéir à la toute puissance
30 Que ma main t'éleva d'une basse naissance,
Appliquant ton courage à ces nobles emplois

Ou ton bras généreux par tant de grands exploits
De Charles ruiné rétablit les affaires,
Et le fit remonter au trône de ses pères :
35 File et simple bergère, on te vit d'un grand coeur
Faire craindre partout ce Monarque vainqueur,
Et traîner après toi l'honneur et la victoire
Dépouillant de lauriers tout le champ de la gloire
Par des faits inouïs merveilleux en leur cours
40 Qu'on ne croira jamais et qu'on lira toujours.
Tu n'as plus maintenant de monarque à défendre,
De bataille à gagner, ni de ville à reprendre,
Et tout ce qui te reste en ce dernier effort
C'est de paraître ferme et voir venir la mort.
45 Elle vient, elle accourt, et par cette journée
Ta prison se termine et ta vie est bornée.

LA PUCELLE.

Que Dieu fasse de moi tout ce qu'il en résout,
J'adore ses décrets, et je suis prête à tout.

L'ANGE.

Fille heureuse et sans prix, qui malgré tant d'obstacles
50 As fait du Dieu vivant les célèbres miracles,
J'apporte de tes maux l'entière guérison
Et pour t'ouvrir le Ciel je t'ouvre la prison.
En cet endroit fatal tu seras condamnée,
Et dans ce même endroit tu feras couronnée,
55 Contre toi l'injustice élèvera son bras,
Elle t'outragera, mais tu la confondras
Soutiendra ta pensée et conduira ta voix.
Et ta sainte innocence avant que l'on l'opprime.
Même en son tribunal fera trembler le crime :
60 Tu n'appréhenderas supplice, ni tourment
Si tu connais la main qui rompt dans un moment.
En dépit des méchants, tes prisons criminelles,
Puisqu'elle peut sur eux ce qu'elle a fait sur elles ;
Oui, tu leur jetteras la honte sur le front
65 Et tu les jugeras quand ils te jugeront.
Songeant à leur fureur ne craint point ta faiblesse,
Car si dans le besoin l'éloquence te laisse,
Là mon heureux secours éprouvé tant de fois
Où si dans mes faveurs tu manques de refuges
70 Et que t'abandonnant au pouvoir de tes juges.
Mon secours au dehors te quitte désormais,
Souffre l'ordre d'en haut, ne murmure jamais,
Puisqu'elle vient du Ciel laisse choir la tempête,
Ton âme ira d'un vol et plus noble et plus prompt,
75 Elle en sera plus grande et ses forces croîtront.
En ce coup généreux d'esprit et de courage
On verra triompher et ton sexe et ton âge,
La mort t'apparaîtra sous le masque trompeur
Dont elle se déguise afin de faire peur,
80 Tu l'envisageras sans que ton coeur frémisses,
C'est la même à la guerre, et la même au supplice,
Et celle que tu vis au milieu des combats
Dans ce martyre saint ne dégénère pas.
Et toute généreuse ira jusqu'à la fin.

85 Nos lâches ennemis que tu combles d'envie
Attendent que ta mort fasse honte à ta vie,
Mais ta noble vertu souffrira son destin,
Et toute généreuse ira jusqu'à la fin.
Donc pour te disposer, puisque Dieu le commande
90 À ce dernier combat dont la palme est si grande,
Et si fort importante à quiconque est vainqueur,
Par tes yeux à ta peine accoutume ton cœur
En voilà dans les airs une image tracée,
Occupe là-dessus tes yeux et ta pensée,

*Ici paraîtra en perspective une femme dans un feu allumé, et une
foule de peuple à l'entour d'elle.*

95 Et lisant dans ce vague où ton sort est écrit,
Renforce ta vigueur, ranime ton esprit,
Vois le brillant tableau du funeste supplice
Qu'à ta sainte vertu prépare l'injustice,
Il te faudra franchir ces brasiers que voilà
100 Et pour aller au Ciel tu passeras par là ;
Vois la foule d'un peuple autour d'une innocente
Qui dans l'ardeur des feux demeure si constante,
Tache de limiter jusqu'à son moindre trait,
Et que l'original soit digne du portrait.

LA PUCELLE.

105 Flammes, je veux souffrir votre ardeur violente,
Ha qu'en me consommant vous me rendrez brillante,
Mon âme fera voir contre vos traits puissants
Ma résolution plus forte que mes sens.

L'ANGE.

Va, poursuis, je te laiSse, ô fille trop heureuse,
110 Par dessus tout le sexe, et forte, et courageuse,
Je remets ta conduite à ta seule vertu,
Et reprends le sentier que j'ai tantôt battu,
Regarde en m'en allant où la gloire séjourne,
Tu t'en iras bientôt par où je m'en retourne,
115 Afin d'y recevoir une félicité
Rayonnante d'honneur et d'immortalité.

SCÈNE II.

Un Garde, La Pucelle.

UN GARDE entrant et demeurant étonné.
D'où vient ce grand éclat ?

LA PUCELLE.

Ô belle et sainte voie
Qui mène au clair séjour de l'éternelle joie,
Que je m'élèverais d'un vol doux, et plaisant,
120 Et que le corps à l'âme est un fardeau pesant.
Je suis prête à te suivre, ô bienheureux génie,
Sacré consolateur de ma peine infinie,
Illumine mon cœur par le zèle aveuglé,
Et que ma passion n'ait rien que de réglé,
125 Donne moi de la force en ces vives atteintes
Et soutiens mes désirs aussi bien que mes craintes,
Achève promptement ces dangereux combats
Puisque mon bien dépend de hâter mon trépas.

LE GARDE.

Quelle grande clarté. Mais dieu quelle ombre obscure !

Tout s'évanouit.

130 La sorcière peut bien causer cette aventure,
Et se voulant soustraire à la garde de tous
Faire ce jour pour elle, et cette nuit pour nous
Ha ! Je la tiens.

SCÈNE III.

LE COMTE DE VARVIC.

Quoi ? Qu'est-ce ?

LE GARDE.

Elle était échappée,
Et c'est heureusement que je l'ai rattrapée,
135 La force de son art avait eu le pouvoir
Que sans se faire ouïr et sans se faire voir
Quoi que bien éveillé chacun fit garde aux portes,
Seule elle avait rompu ses chaînes les plus fortes.

LE COMTE.

140 Laisse moi seul ici, retire toi plus loin,
Je te rappellerai s'il en est de besoin

LE GARDE.

Je vous dois obéir en serviteur fidèle,

Mais ses charmes sont forts, ayez bien l'oeil frêle.

SCÈNE IV.

Le Comte de Varvic, La Pucelle.

LE COMTE.

Vous verrai-je toujours au point où je vous vois ?
Faudra-t-il que toujours vous doutiez de ma foi,
145 Et que la passion dont mon coeur vous respecte
Vous soit tout à la fois inutile et suspecte ?
Pourquoi vous engager à tant de vains efforts
Si vous avez dessein de vous mettre dehors ?
On peut rompre aisément vos pratiques secrètes,
150 Et trop de gens ont l'oeil sur tout ce que vous faites.
Sortez-vous du château pour forcer la prison ?
La liberté vous plaît et non pas sans raison,
Pour vous la faire avoir j'y puis plus que personne,
Si vous la désirez, hé que je vous la donne,
155 Éprouvez s'il vous plaît en cette occasion
L'effet de mon crédit et de ma passion.

LA PUCELLE.

Comte, ces grands exploits où tant de gloire brille
Quoi que miens ne sont pas l'ouvrage d'une fille
Et cette liberté que tu m'offres ici,
160 Des hommes ne peut pas être l'ouvrage aussi.
Celui-là qui m'éprouve avecque l'esclavage
Autant de fois qu'il veut m'en tire et me soulage,
Il applique un remède aux maux que j'ai soufferts,
Et quand j'en ai besoin c'est lui qui rompt mes fers.
165 Mon ange bienheureux m'a lui-même amenée
Pour m'apprendre qu'ici je serai condamnée,
Ici dans ce lieu même, et dans ce même jour,
Et toi-même, ouï toi qui me parles d'amour,
Et qui passionné m'offres de vains refuges,
170 Toi-même encore un coup seras un de mes juges,
Assez tendre il est vrai pour me vouloir du bien,
Pour déplorer l'état d'un sort comme le mien,
Et pour n'approuver pas ma mort illégitime,
Mais trop lâche en effet pour résister au crime.

LE COMTE.

175 Que vous me faites tort et que vous m'outragez,
Ne jugez pas de moi comme vous en jugez,
Acceptez le secours que vous voyez paraître,
Étant de ce Château le Seigneur et le maître,
Seul pour votre salut je pourrai plus que tous,
180 Faites un peu pour moi, je serai tout pour vous.
Au reste mon amour vous est assez connue,
Vous avez vu cent fois mon âme toute nue,
Et cent fois en feignant de vous interroger
Je ne vous ai parlé que pour me soulager,
185 En vous faisant un don de mon âme asservie
J'ai remis en vos mains mes trésors et ma vie.

Mais pour vous témoigner que j'ai tout fait exprès
 N'ai-je pas fait entrer dedans vos intérêts
 Ce généreux Talbot, ce courage invincible
 190 Qui pour votre salut tenterait l'impossible ?
 N'ai-je pas retardé l'arrêt de votre mort
 Pour trouver un moyen de vous conduire au port ?
 Ha ! Je brûle pour vous d'une amour toute extrême,
 Et l'on n'aima jamais de l'air dont je vous aime.

LA PUCELLE.

195 Tu m'aimes je le sais, si ton intention
 Est de me témoigner qu'elle est ta passion,
 Ne m'en assure point en des termes frivoles,
 Je la vois dans ton coeur mieux que dans tes paroles,
 C'est à dire je vois plutôt ce mouvement
 200 En son impureté qu'en son déguisement
 Tu m'aimes je le fais, ton âme se consume,
 Mais d'un feu qui fait honte à celle qui l'allume,
 Puisqu'il souffre un espoir lâchement combattu
 Et que je vois qu'il dure auprès de ma vertu.
 205 Vois, Comte, à quel excès ton procédé m'offense ;
 Tu n'as pu me juger de publique sentence
 Sous le nom de sorcière, tu n'as pu hautement
 Au sentiment commun joindre ton sentiment,
 Et tu m'as bien traitée avec plus d'infamie,
 210 Et tu m'as bien traitée en mortelle ennemie
 Quand ce coupable coeur que tu me veux cacher
 M'a jugée en secret capable de pêcher.
 Il me semble en effet que ta main me poignarde
 Quand je te considère et que je me regarde.
 215 - Charles m'a vu brillante au milieu de sa Cour
 Où cent jeunes Seigneurs ne songeaient qu'à l'amour,
 Sans que le plus hardi de la feule pensée
 En voyant ma vertu lait jamais offensée.
 J'ai vécu dans le camp parmi cent escadrons,
 220 Et là ma pureté n'a point reçu d'affronts ;
 Cet illustre Dunois, ce généreux Xaintrailles,
 La Hire et Baudricourt, vrais foudres des batailles,
 Et tant d'autres encor que tant de gloire fait,
 Seuls en leurs pavillons dans de la nuit
 225 À la guerre où l'on voit la licence effrontée,
 N'ont point eu de penser qui ne m'ait respectée,
 Ils m'ont toujours chérie et de l'âme et du coeur,
 Et mon honnêteté leur a toujours fait peur.
 Je me glorifierais d'un visage incapable
 230 De faire des méchants, si tu n'étais coupable,
 Mais de ce que j'impute à ma feinte beauté
 J'en dois remercier leur générosité
 Qui n'a pu faire outrage à la chaste innocence
 D'une fille où le ciel avait mis leur défense,
 235 C'est à ta lâcheté d'en violer les lois,
 Et ton crime vraiment est digne d'un Anglais ;
 Quelque affront si cruel que ton amour me fasse,
 Je n'en devais jamais attendre plus de grâce,
 Et je puis voir sans honte et sans étonnement
 240 Qu'un de mes ennemis m'aime imparfaitement.

Dunois, Jean de (1403-1468) et
 Xaintrailles, Jean Ponton de
 (1390-1461) : compagnons d'armes de
 Jeanne d'Arc.

La Hire : Etienne de Vignolle dit
 (1390-1443) et Baudricourt, Robert
 de (13??-1454) Compagnon d'armes
 de Jeanne d'Arc.

LE COMTE.

Ô le reproche indigne ! Ô la fière constance !
Ô de tant de respect l'ingrate récompense !
Hé quoi vous obliger est-ce vous faire tort ?
Ce n'est qu'en vous servant que paraît mon transport,
245 Vous ne voyez ce feu qui vous met en colère
Qu'au travers du plaisir que je tache à vous faire
Voulant comme je veux vous tirer de prison,
Si je n'ai point de tort, vous n'avez pas raison,
Aimer votre beauté c'est s'éloigner du crime,
250 Et la servir lui rendre un devoir légitime.

LA PUCELLE.

Quoi tu prétends couvrir sous tant de feints discours
Un coeur qui veut pécher et qui pêche toujours ?
Tu fais trop à quel point ta passion m'offense
Et je ne parle à toi qu'après ta conscience.
255 Ton amour il est vrai montre quelque amitié,
Tu me vois malheureuse, et je te fais pitié,
Ce feu quoi que méchant n'a pas tant de fumée
Qu'il ne t'éclaire à voir que je suis opprimée,
Et tu le publierais si tu n'avais point peur
260 Qu'une belle action fit tort à ta grandeur
Aussi comme ton coeur répugne à mon supplice
Du crime de ma mort plus scrupuleux complice,
Possible méritant un moindre châtement
Le regret de ma mort fera tout fon tourment,
265 Possible un droit plus fort que l'injustice humaine
De ton propre péché fera ta propre peine.
Va meurs donc en repos comme d'autres mortels
Et non pas en fureur comme les criminels.

LE COMTE.

À ce funeste coup je vous vois préparée
270 Comme si votre affaire était désespérée,
Mais je vous jure bien que depuis votre arrêt
On n'a rien pratiqué contre votre intérêt.

LA PUCELLE.

Rien ? Sans que je m'amuse à te le faire entendre
Le Duc, et Destivet s'en vont bien te l'apprendre.

SCÈNE V.

LE Duc de Sommerset, Destivet, Le Comte de Varvic, La Pucelle, Le Garde.

LE DUC DE SOMMERSET.

275 Comte, quel est son art apprenez m'en le nom,
Soutenez vous encor le parti du démon ?

LE COMTE.

Qu'est-ce ? Et qu'a telle fait ?

LE DUC.

Charmer les yeux d'un garde,
Éblouir, aveugler de peur qu'on la regarde,
Disposer à son gré du jour et de la nuit,
280 Forcer une prison, rompre des fers sans bruit,
Ne prouve pas assez l'exécrable commerce
Qu'avecque tout l'enfer cette sorcière exerce ?

LE COMTE.

Est-ce donc qu'on l'accuse, et qu'il est de besoin
Qu'en l'accusation je sois un faux témoin ?

LE GARDE.

285 J'ai dit ce que j'ai vu.

LE COMTE.

Seigneur, le faut-il croire
Ce grand bruit de magie, et la nuit un peu noire
Ont pu troubler ses sens comme arrêter ses pas
Et lui faire rêver tout ce qui n'était pas :
Les esprits un peu forts ne s'arrêteront guère
290 Aux sottes visions de ces âmes vulgaires,
Pour moi je n'ai rien vu, qu'on ne prétende point
Forcer ma conscience à mentir sur ce point,
Et que malicieuse en soi-même elle invente
Mille fantômes noirs contre cette innocente.

LE DUC.

295 Innocente ?

LE COMTE.

Il paraît en effet qu'elle l'est.

LE DUC.

Vous ne serez pas seul à faire son arrêt.
Garde, conserve bien cet objet de nos haines,
Remenez l'innocente, et la chargez de chaînes
Jusqu'à tant que l'affaire ait un succès parfait.

Remener : Mener, conduire une
personne, un animal au lieu d'où on
l'avait amené. [L]

LE GARDE.

300 Je n'en saurais répondre après ce qu'elle a fait.

LA PUCELLE.

Va, va je te réponds moi-même de moi-même,
Et ne veux plus tromper ta vigilance extrême,
Comme l'ordre du Ciel a fait ma liberté
Mon propre mouvement fait ma captivité.
305 Le sacré directeur qui prend soin de ma vie
Me dégageant des fers où j'étais asservie
A rompu ma prison pour offrir à mes yeux
La résolution écrite dans les Cieux
Et vous m'y renvoyez de l'endroit où nous hommes
310 Afin de me cacher la volonté des hommes ;
Mais vous n'avancez et rien quoi que vous essayez,
Puisque je la connais devant que vous l'ayez.

Devant : Il exprime un rapport
d'antériorité dans le temps,
auparavant. [L]

SCÈNE VI.

**Le Duc de Sommerset, le Comte de Varvic,
Destivet.**

LE DUC DE SOMMERSET.

Comte, vous faites trop pour cette misérable.

LE COMTE.

Faire pour l'innocence est une oeuvre louable[.]

LE DUC.

315 Un autre sentiment vous fait-il point agir ?
N'en faites pas le fin, et gardez de rougir,
On dit qu'elle n'est pas l'objet de votre haine,
Et qu'à l'interroger vous prenez trop de peine,
Vous la pressez beaucoup, et nous promettez bien
320 De nous découvrir tout, mais vous n'en faites rien,
Et vous nous en parlez dans une impatience
De la justifier qui tire à conséquence.
Prenez-y garde, Comte, oubliez ce transport
Qui ne vous met pas bien dans l'esprit de Bethfort.

LE COMTE.

325 Mon âme en son devoir demeure confirmée
Encore qu'elle plaigne une sainte opprimée.

LE DUC.

Donnez à cette infâme une autre qualité,
Et retenez un peu votre esprit emporté.
Quand obéirons nous au mandement céleste
330 Qui veut qu'on extermine une fatale peste ?
Attendrons nous qu'elle aille au milieu des Français

La Bataille de Patay eut lieu le 18 juin 1429 et vit la victoire des Français sur les Anglais. Patay se situe entre Chateaudun et Orléans.

335 Ramener sur nos bras ce dangereux Dunois ?
Orléans, Fargeau, Melun, ses villes reconquises
Nous feraient redouter ses moindres entreprises ;
Quoi les champs de Pat[a]y funestes aux Anglais
Boiront-ils notre sang une seconde fois ?
Faut-il à notre honte ajouter cette marque
Qu'elle empêche Paris de voir notre Monarque,
Elle qui devant nous nos efforts étants vains
340 Mena sacrer son Roi dans la Ville de Reims ?
Je veux qu'à ce malheur mon courage s'oppose,
Ne le pas empêcher en être la cause,
De l'État et de nous chassons ce mal bien loin.

Il parle à Destivet.

345 Vous, brave Chevalier, apportez y du soin,
Mais je vais travailler au bien de l'Angleterre,
Allez faire assembler tout le Conseil de guerre,
Suffisamment instruis de ce fait signalé
Celui de nos prélats n'y sera plus mêlé ;
350 Qu'elle fit devant tous condamnée et punie,
Il y faut apporter cette cérémonie
Comme un long témoignage à la postérité
Et de son insolence, et de notre équité.

DESTIVET.

Ravi de ce dessein j'y cours en diligence.

LE DUC.

355 Comte, vous y devez aussi votre présence,
Et l'on attend beaucoup de votre jugement
Pour l'État et pour vous.

LE COMTE.

N'en doutez nullement.

SCÈNE VII.

LE COMTE DE VARVIC, seul.

Quoi tu crois que je l'aime, et tu prétends encore
Que je forme un supplice à celle que j'adore,
Tu veux que je la juge avec tant de rigueur,
360 Tu veux que mon esprit assassine mon coeur ;
Tu fais tout pour sa mort, c'est toute ton envie,
Et je veux aujourd'hui faire tout pour sa vie.
Oui, mon coeur, ose tout avecque tant d'amour,
Rends lui sa liberté, conserve lui le jour,
365 Hâte-toi tu le peux, l'occasion est chauve.
Que tout puisse périr pourvu que je la sauve.
Mais quand je l'aurai mise entre les bras des siens
Ai-je pour la fléchir de plus heureux moyens ?
Si je n'ai rien gagné l'ayant en ma puissance,
370 Quand elle en sortira j'aurai moins d'espérance
Ce fera seulement par cette invention
Renforcer sa pudeur contre ma passion.

L'occasion est chauve : il est difficile
de la bien saisir. [L]

Il rêve un peu.

Un autre sentiment dans ma pensée arrive ;
Qu'elle passe en Guyenne, et là que je la suive.
375 Mais serons nous tous deux moins tourmentés aussi
Des Anglais de Bordeaux que des Anglois d'ici ?

Il rêve un peu

De mille soins divers l'embarras me surmonte.
Holà ! Qu'un de mes gens fasse venir Aronte,
Un bon expédient m'est venu dans l'esprit
380 Qu'il exécutera quand je l'aurai prescrit.

SCÈNE VIII.
Aronte, Le Comte.

ARONTE.

Seigneur, vous puis-je rendre[...]

LE COMTE.

Un service fidèle ;

Le Duc a résolu la mort de la Pucelle,
C'est résoudre la mienne, en cette extrémité
Voici ce que j'ordonne à ta fidélité.
385 Pour l'Ecosse aujourd'hui tu quittes ce rivage,
Et tu prends mon vaisseau pour faire ton voyage,
Fais donc avec adresse approcher ce vaisseau
Tout contre le jardin qui regarde sur l'eau,
Puis viens secrètement à la petite porte,
390 Par un garde affidé je prétends faire en sorte
D'y mener la Pucelle et la faire venir
Comme si ce n'était que pour l'entretenir,
Ce garde pourra bien te prêter assistance
En cas que mon ingrate use de résistance,
395 Mets là dans ce vaisseau puis quand tu la tiendras
Conduis-la sûrement au lieu même où tu vas,
Et là j'irai trouver ce miracle des belles
Quand mon impatience aura de tes nouvelles.

ARONTE.

Je suis prêt à tout faire en toute occasion.
400 Mais si l'on vous convainc de cette évasion ?

LE COMTE.

Je la veux délivrer de ce péril funeste,
Sauvons là seulement nous penserons au reste,
Et puis l'on peut donner cette fuite au hasard
Où plutôt l'imputer aux effets de son art
405 Qui fait quand elle veut et l'ombre et la lumière
Et le peuple m'excuse en l'avouant sorcière.

ARONTE.

Conduisez votre affaire avec dextérité,
Et soyez en repos sur ma fidélité

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE DE VARVIC.

410 Dalinde, ils n'y sont plus, nous les verrions paraître,
Où par quelque trait noir la sorcière peut-être
Le cajole à nos yeux, le tient entre ses bras
Que nous n'en voyons rien, où ne l'entendons pas,
Ne les vois-tu point ?

DALINDE.

Non, mais je sais d'assurance
Qu'ils ont eu dans ce lieu fort longue conférence.
415 Aussi dans le jardin vous avez fait un tour
Qu'il fallait bien plutôt faire dans cette cour.

LA COMTESSE.

Mais y sont-ils venus ?

DALINDE.

N'en doutez point, Madame,
Et croyez que le Comte avec toute sa flamme
Ne laisse pas pourtant d'être bien avisé,
420 Craignant encore un coup de se voir exposé
À souffrir ou reproche, ou censure nouvelle
Il a de bon matin fait rentrer la Pucelle
Et lui-même est rentré de peur que le grand jour
En cette occasion ne trahit son amour.

LA COMTESSE.

425 Il n'est pas messéant que l'ombre son amie
Couvre ma propre injure et sa propre infamie
Ô Ciel qui dois fournir le secours que j'attends,
Faudra-t-il que je souffre encore bien longtemps !
Et verras-tu sans cesse une âme déloyale
430 Manquer impunément à la foi conjugale !
De mon lit innocent les innocents plaisirs
Ne font que rebuter ses infâmes désirs.
Aimer son ennemie au mépris de sa femme,
Mais de quelques douceurs qu'elle flatte son âme,
435 N'en doit-il pas tout craindre en vivant sous les lois,

Elle est toujours Française, et lui toujours Anglais
Les baisers qu'elle donne à sa brutale envie
Sont des partis secrets formés contre sa vie,
Ses caresses, ses ris, ses jeux désordonnés,
440 Et ses plus doux regards sont traits empoisonnés.
Une fille perdue et d'abjecte naissance,
Une simple bergère avoir tant de puissance,
Mais que n'est-elle sage et d'illustre maison
Enfin que n'ai-je tort et que n'a-t'il raison.
445 Oui, je souhaiterais pour l'intérêt du Comte
Qu'elle eut plus de mérite et qu'il eut moins de honte,
J'aiderais volontiers moi-même à me trahir,
En elle il n'aime rien que ce qu'on doit haïr,
Il prise des attraits que l'Enfer lui procure,
450 Et chérit seulement ce qui la défigure.

DALINDE.

Il montre en vous quittant qu'il est ensorcelé
Et que dans son amour le Démon s'est mêlé :
Elle n'a point les traits dont vous êtes pourvue.

LA COMTESSE.

Dalinde, je le pense et c'est ce qui me tue.
455 S'il se pouvait gagner par la seule beauté
Je croirais l'emporter sans trop de vanité,
Avec assez de soin le Ciel fit mon visage,
Mais celle-ci qui met tout l'Enfer en usage
A mille faux appas dont elle le surprend
460 Et m'en ôte possible à l'heure qu'elle en prend.
Même elle me fait peur, j'en sens mon âme émue
Et j'ai peine à le voir quand je fais qu'il l'a vue
Tant j'ai sujet de craindre avec juste raison
Qu'elle n'ait dans ses yeux coulé quelque poison,
465 Je tremble s'il me touche et tout mon sang se gèle,
Je le crois tout en fer quand il vient d'auprès d'elle,
Et je ne pense voir que venins, que serpents,
À longs plis tortueux autour de moi rampants.
Souriras-tu sans cesse, ô femme infortunée !
470 Ha ! Que n'étais-je ici quand on l'a condamnée,
Le Baron de Talbot, et mon ingrat époux
N'auraient pas fait pour elle un châtement si doux,
J'aurais pressé la mort de cette criminelle,
Soulevé tout le peuple et les soldats contre elle,
475 Fit Bethfort qui gouverne en titre de régent
Aurait donné sous-main d'autres sommes d'argent
Dont signant me servir pour appuyer sa ligue
J'aurais adroitement soutenu mon intrigue.
Lâcheté de mon sexe, à quoi me réduis-tu !
480 Où plutôt incommode et fâcheuse vertu,
Qui ne me permets pas d'aller punir la faute
Et de manger son coeur pour celui qu'elle m'ôte !

DALINDE.

Jusqu'ici votre esprit a paru très discret
A ressentir ce mal et le tenir secret,
485 Ne le divulguez pas, Madame, et prenez garde
Que vous vous emportez et que l'on vous regarde.

SCÈNE II.

**Le Baron de Talbot, Canchon, Mide, La
Comtesse de Varvic, Dalinde.**

CANCHON.

Enfin pour la punir de ses honteux excès
La sorcière nous force à revoir son procès
Et l'effort qu'elle a fait pour se voir dégagée
490 Nous oblige à presser...

LA COMTESSE.

Comment, cette enragée
A commis en prison quelque forfait nouveau ?

MIDE.

Quand elle n'aurait fait qu'envoyer au tombeau
Tant de coeurs généreux, et tant d'hommes utiles,
Quand elle n'aurait fait que reprendre nos villes
495 Par un art au dessus de tout humain pouvoir
C'est trop peu que la mort pour un acte si noir.

LA COMTESSE.

Mais a-t-elle fait plus ?

CANCHON.

Sans bruit, sans violence
Elle a rompu ses fers.

LA COMTESSE.

Grand Dieu qu'elle insolence !
Et qu'a-t-elle allégué pour couvrir ses desseins ?

CANCHON.

500 Des chimères en l'air, des Anges, et des Saints.

LA COMTESSE.

Ses juges ont grand tort.

CANCHON.

Pour moi, je n'ai pu taire
Qu'au bien de notre État sa mort est nécessaire.

MIDE.

Et moi j'ai toujours dit qu'il était à propos
De la sacrifier pour le commun repos.

LA COMTESSE.

505 Heureux d'en être au point de soutenir encore
Ce digne sentiment que la Patrie honore !

Si l'on apprend l'effort qu'elle a tenté la nuit
Quel trouble je vous prie excitera ce bruit ?
On dit que le pouvoir qu'exerce la Justice
510 Arrête des démons la force et la malice,
Et que dans les cachots ils ne peuvent plus rien,
Mais la Justice même est au dessous du sien.
S'il faut que les Français sachent cet avantage
L'espoir de son retour enflera leur courage,
515 Quand le bruit de sa force entre eux éclatera
L'orgueil ira chez eux, l'effroi nous restera.

LE BARON.

Si la justice humaine est si faible contre elle,
- Il paraît que le Ciel combat pour sa querelle,
Autrement on pourrait la ranger au devoir
520 Et son art enchaîné resterait sans pouvoir.

LA COMTESSE.

Aussi remarquez bien qu'au point où la fortune
A mise entre nos mains cette peste commune,
Elle a comme on a vu tout soudain arrêté
Le cours impétueux de sa prospérité,
525 Et que par sa prison des mouvements contraires
Ont changé tout à coup la face des affaires,
Nos coeurs pour la victoire ont pris un nouveau feu
Et l'orgueil de la France a fléchi tant soit peu
Au lieu qu'aparavant la fortune obstinée
530 Semblait à notre honte être déterminée
Et qu'à cette furie ornement du Sabat
Ce n'était qu'un de vaincre et d'aller au combat,
Témoignage assez clair de sa noire conduite
Qui lui faisait traîner tout l'Enfer à sa suite.

LE BARON.

535 Examinons-là bien sur ce qui s'est passé,
Que notre jugement soit désintéressé,
Voyons cette méchante et cette abominable
À qui le droit ordonne un supplice effroyable,
Mais ne la voyons point comme ses ennemis.
540 - Quoi n'a-t-elle pas fait tout ce qu'elle a promis ?
Elle a dit que d'en haut elle était envoyée
Afin de rassurer une ville effrayée
- Et triompher dans Reims du Sacre de son Roi,
N'a-t-elle pas mis fin à l'un et l'autre emploi ?
545 Avec combien d'honneur en est elle sortie ?
Qui n'a vu sa valeur ? Qui ne l'a ressentie ?
Elle nous a forcés, a rompu nos desseins
Jusqu'à faire tomber les armes de nos mains,
Le courant de sa gloire a brisé tous obstacles,
550 - Et bref sa seule main a fait ces grands miracles
Dont la postérité des siècles à venir
Sans nous faire un affront ne se peut souvenir.
Mais dès qu'elle entreprend par delà sa promesse
Sa vaillance décline, et sa fortune cesse,
555 On voit diminuer tout ce qu'elle a de grand,
Elle manque Paris, on la blesse, on la prend :
Enfin d'une personne où tant de gloire brille

Et d'un coeur de héros ce n'est plus qu'une fille
Qui ne peut soutenir l'honneur de ses exploits
560 Généreuse pourtant, mais fille toutefois.
Est-ce point que le Ciel qui tient sans violence
Les intérêts humains en égale balance,
Pour maintenir cet ordre au jugement de tous
A mis Charles debout aussi bien comme nous,
565 Et qu'il veut à présent dans l'état où nous sommes
Laisser faire le reste à la force des hommes ?
- Certes quoi qu'il en soit, c'est toujours un grand bien
De tenir la Pucelle où paraît leur soutien,
Ne faisons pas mourir cette illustre personne,
570 Usons mieux d'un trésor que la guerre nous donne,
Et tant que nous pourrons, gardons nous d'engager
La colère du Ciel au point de la venger.

LA COMTESSE.

Dans cette cause-ci tout le monde soupçonne
Que vous ne penchez pas au bien de la Couronne.

LE BARON.

575 Le Comte votre époux n'est pas mauvais Anglais,
Et notre sentiment est le sien toutefois.

LA COMTESSE.

Ne le prenez pas là, c'est une sage ruse
Dont fort adroitement nous savons bien qu'il use
Afin de découvrir par cette invention
580 Le secret important de chaque intention.
Mais à ce que j'apprends vous voulez donc l'absoudre ?

LE BARON.

C'est un point qu'à loisir il me faudra résoudre.
Mais je veux qu'en tout cas la seule vérité
Règle mon jugement selon l'intégrité.

CANCHON.

585 Je veux régler le mien pour l'État non pour elle.

MIDE.

Moi je serai bon juge étant sujet fidèle.

LA COMTESSE.

Souffrez que je vous mène en mon appartement,
Le Duc de Sommerset y vient dans un moment,
Là soutenez ensemble en hommes forts et sages
590 Des résolutions dignes de vos courages.

SCÈNE III.

LE COMTE DE VARVIC, seul.

Achève, achève, Amour, ton ouvrage avancé,
Et le sais réussir comme il a commencé.
J'ai vu passer ma Reine avecque son escorte
Dans le petit jardin et jusques à la porte :
595 Or comme l'on me sert avec beaucoup de soin,
Je ne dois pas douter qu'elle ne soit bien loin.
Beau caprice du Dieu qui me charme et me blesse !
Tout mon repos dépend de quitter ma maîtresse,
Si je la possédais, je n'en jouirais pas,
600 Et la bien éloigner c'est la mettre en mes bras.
Je mourrai de plaisir si jamais cette belle
Reconnaît dignement ce que j'ai sais pour elle,
Elle n'oubliera point un service si grand
Sachant bien que ce coup que ma main entreprend
605 Empêche que sur elle un triste arrêt n'éclate,
Et puisqu'elle est parfaite elle n'est pas ingrate,
Joint qu'elle a tant d'esprit qu'elle connaîtra bien
Qu'il faut que l'on soulage un feu comme le mien
Qui gourmandé peut être avecque violence
610 Irait jusqu'à la force et jusqu'à l'insolence.
Mais elle aura pitié d'un amour si constant,
Je l'aimerai si bien, je la presserai tant
Qu'elle m'accordera le bonheur où j'aspire :
Ainsi j'aurai ce bien comme je le désire,
615 Puisque tout le secret et l'assaisonnement
Des plaisirs amoureux est le consentement.

SCÈNE IV.

Le Comte, Un Garde.

LE COMTE.

Hé bien, Garde ?

LE GARDE.

Seigneur, d'une adresse assez prompte
Je l'ai mise à la porte où l'attendait Aronte :
Mais lorsque de sa bouche elle a le tout appris,
620 Sautant à mon épée elle nous a surpris,
Aronte a pris la suite, et cette porte ouverte
Assez heureusement a diverti ma perte.

LE COMTE.

Ha traîtres !

Elle entre.

LE GARDE.

La voici, parlez lui si vous plaît,
Elle vous peut conter la chose comme elle est.

SCÈNE V.

La Pucelle, Le Comte.

LA PUCELLE, l'épée à la main.

625 Lâches, qui servez la fortune et le crime,
Mon honneur glorieux n'est pas une victime
Que l'on puisse immoler que par un coup sanglant
À la brutalité de ce Maître insolent.
Tiens, ramasse ton fer, je l'aime et suis ravie
630 Qu'il me sauve un trésor qui vaut mieux que ma vie
Vraiment, Comte, je vois tes esprits empêchés,
Après de grands desseins et qui sont fort cachés
Quand je n'aurais pas eu cette divine grâce :
De lire dans leurs coeurs ce que le tien y trace,
635 Je pouvais reconnaître assez facilement
Dans tout leur procédé ton lâche sentiment.
Pour m'amener à toi des cachots on me tire
M'assurant que ta bouche a beaucoup à me dire,
Et quand je suis sortie on ne te peut trouver,
640 Tes lâches confidents s'offrent à me sauver,
Et ceux qui sont agir ces secrètes pratiques
Sont ceux qui m'ont vanté tes flammes impudiques
Si je pénètre après dans ton intention,
Si je connais après qu'elle est ta passion,
645 Et de quel mouvement ta pensée est régie,
Crois que je le devine et que c'est par Magie.

LE COMTE.

Hé bien, cruelle fille , il est vrai mon dessein
Était de vous sauver par un coup de ma main
J'ai voulu vous ôter la mort et l'infamie,
650 Vous serez vous toujours si mortelle ennemie
Que pour votre salut on n'ose pas agir,
Où qu'en le confessant il en faille rougir ?
Il est ici besoin d'user de diligence,
Si vous tardez, un peu, tout est sans espérance,
655 Retournez sur vos pas, entrez dans ce vaisseau
Et mettez votre vie à la merci de l'eau,
Sauvez vous pour la France en ce danger extrême,
Mais plutôt que pour tout sauvez vous pour vous-même.

LA PUCELLE.

660 Dis plutôt pour toi-même et sans tant m'éprouver
Dis moi que je me perde afin de te sauver,
Dis moi que je défère à ta brutale envie,
Elle sait tout le soin que tu prends de ma vie,
Pour moi son intérêt la faisait travailler

Et tu savais le bien que tu voulais piller.
665 Et je m'assure bien que ton âme effrontée
Au plus haut de l'espoir insolemment montée
Dans son idée affreuse a déjà triomphé
Sur le honteux débris d'un honneur étouffé.

LE COMTE.

Vous dire que pour vous mon feu n'est pas extrême,
670 Que je ne vous sers pas parce que je vous aime .
Serait vous soutenir un mensonge trop grand
Car l'un et l'autre enfin n'est que trop apparent
Mais que ma passion fut si défectueuse,
675 Que vous la crussiez forte et non respectueuse,
En cela vos soupçons la pourraient outrager
Plus que votre bonté ne la peut soulager.
Je sais qu'en vous servant je travaille à me plaire,
Et ce but de plaisir qui me doit satisfaire
À votre jugement c'est un monstre d'enfer,
680 Mais regardez ce monstre avant que l'étouffer,
Vous verrez que le bien que mon coeur se propose
N'est que de vous voir libre et d'en être la cause
En effet quel plaisir de vous faire éviter
Le courant du malheur qui vous veut emporter.

LA PUCELLE.

685 Je connais ton adresse, âme au vice occupée,
Et dans l'impureté tout à fait détrempée,
N'ayant pas achevé ce complot odieux
Tu veux me rassurer pour me surprendre mieux,
Mais les intentions tant de fois reprochées
690 Et des tiens et de toi ne me sont point cachées,
De celles des premiers le succès s'en va fait,
La tienne seulement n'aura point son effet,
Tous fors toi gagneront à ma triste aventure,
Car Dieu veut que je meure et que je meure pure,
695 Et quand leur cruauté disposera de moi
Il me suscitera des forces contre toi
Et ne permettra pas que le cours de ta rage
Emporte ma pudeur à son triste naufrage,
Ma résolution serait ferme en ce point
700 Oui quand même le Ciel ne la soutiendrait point,
L'âme qu'il n'a donnée est une âme héroïque
Qui toute généreuse et s'accroît et se pique
Par les difficultés dont elle vient à bout
Et ma chasteté seule est plus forte que tout.
705 Je vois les tiens et toi disputer ma personne,
Et pour te faire voir combien ma cause est bonne
J'appelle à mon Conseil en cette occasion
Ta générosité loin de ta passion ;
Quand j'aurai pris le soin de conserver ma vie
710 Il faudra dans un temps qu'elle me soit ravie,
Car me faisant mourir, à toute extrémité
Ils ne font que presser une nécessité
Et sauvant mon honneur je conserve une chose
Qui triomphe du temps et dont rien ne dispose :
715 Ne vaut-il donc pas mieux être de leur côté
S'ils me laissent un bien à toute éternité

Que de m'assujettir au dessein de te plaire
Pour en posséder un qui ne durera guère
Encore traversé de honte et de remords
720 Qui vive me rendraient plus morte que les morts
Que diraient les Français si tu m'avais vaincue
Eux qui n'ont triomphé que parce qu'ils m'ont vue ?
Quelle honte serait ce à cent respectueux
Qui tremblaient devant moi si tu faisais plus qu'eux ?
725 Ce qui n'est que fureur serait-il pas justice
Et ne serais-je pas digne de mon supplice ?
Mais si ton fol amour est si tendre pour moi
Qu'il ne puisse pas voir l'état où je me vois,
Ôte à mes ennemis l'effet de leur envie,
730 Laisse-moi mon honneur, dérobe leur ma vie,
Sans croire que l'effort de ta brutalité
Usurpe jamais rien sur mon honnêteté,
Et couvre ma vertu d'une honte infinie
Me rendant malheureuse et justement punie.

LE COMTE.

735 Quoi voulez-vous vous perdre, et ne ferez vous rien
Pour vous intéresser dans votre propre bien ?

LA PUCELLE.

Non, méchant, c'en est fait, tout de ce pas ordonne
Qu'on me remette aux fers et qu'on me remprisonne
Devant que Sommerset et le peuple arrivés.

LE COMTE.

740 Mais quoi, tout est perdu, si vous ne vous sauvez,
N'allez pas vous remettre en des mains si barbares
Et daignez pardonner à des beautés si rares.

LA PUCELLE.

Fais ce que je te dis, où je leur apprendrai
L'effet de leurs soupçons, méchant, je te perdrai.

LE COMTE.

745 Puisque par elle-même elle-même est trahie
Garde, remenez-la, qu'elle soit obéie,
Tout ce que je puis faire et confus et troublé
C'est de la protéger au conseil assemblé.

ACTE III

SCÈNE I.

Le Duc de Sommerset, Le Comte de Varvic.

LE COMTE.

On sait notre justice et nous devons ce semble
750 En conserver l'estime au fait qui nous assemble.

LE DUC.

Oui, nous devons montrer que notre jugement
Pour le bien de l'État la sait rendre hardiment.

LE COMTE.

Nous la rendrons pour nous avec un soin extrême.

LE DUC.

Quand on fait pour l'État c'est faire pour soi-même.

LE COMTE.

On croit faire pour soi comme en être l'appui
755 Qu'il arrive souvent qu'on se perd avec lui.

LE DUC.

En ne retardant pas nous lui rendons service.

LE COMTE.

La Justice pressée est souvent injustice.

LE DUC.

Mais la précipiter est un coup généreux,
760 Quand la trop retarder est un coup dangereux.

LE COMTE.

Quelquefois en pressant le succès d'une affaire
On se forme un vrai mal d'un mal imaginaire.

LE DUC.

Appelez vous ainsi les effets du danger
Où ce Démon d'Enfer tâche à nous engager.

LE COMTE.

765 Je dis que sans raison parfois on s'épouvante.

LE DUC.

La frayeur d'un État est toujours importante.

LE COMTE.

Mais quand par injustice on l'en tire souvent,
La vengeance qui fut l'y remet plus avant.

LE DUC.

770 Bien bien, Comte, j'ai tort, cette fille est sans tache.
Mais ces coeurs généreux et qui n'ont rien de lâche

Il entrent par divers endroits, et prennent leur place.

Qui dans le Tribunal vont avec nous s'asseoir
N'ignorent pas sa faute, et savent leur devoir.
Tous vos beaux sentiments pour cette criminelle
Ne vous avancent pas et ne sont rien pour elle.

LE COMTE, à part soi.

775 Puisque ma charité produit un vain effort,
Du moins ne faut-il pas qu'elle ne fasse tort.

Elle entre.

780 Hélas pauvre innocente, où seront tes refuges
Si dans tes ennemis tu rencontres tes Juges ?
Au pitoyable état où nous te réduisons
Cherche de la constance et non pas des raisons.

SCÈNE II.

**Le Duc de Sommerset, Le Comte de Varvic,
Le Baron de Talbot, Destivet, Mide, Canchon,
La Pucelle, deux Gardes.**

LE DUC.

785 Qu'on la sasse venir. Avance, misérable,
Dans ton aveuglement n'es-tu pas déplorable
Que le premier arrêt foudroyé contre toi
N'ait su pour le second te donner de l'effroi,
Et que ta malheureuse et coupable insolence
Ait jusques dans les fers bravé notre puissance,
Au lieu de l'émouvoir à la compassion ?
Parle, parle, et réponds à l'accusation.

LA PUCELLE.

790 Je parle, Sommerset, non pas pour te répondre,
Je parle seulement afin de te confondre,
Un divin mouvement qui me transporte ici
Ordonne que je parle et qu'on m'écoute aussi.

Sellette : Petit siège de bois sur lequel on faisait asseoir, pour les interroger, ceux qui étaient accusés d'un délit pouvant faire encourir une peine afflictive. [L]

Je sais que le soleil éclaire la journée
Qu'on verra l'innocente au supplice menée,
795 Mais votre iniquité triomphante qu'elle est
N'a pas encore atteint l'heure de mon arrêt ;
Ce grand Dieu dont la voix passe par mon organe
Veut que je vous accuse et que je vous condamne
De cents forfaits écrits en des lettres de sang,
800 Et que votre fureur me condamne à son rang.
Donc tenez pour un temps votre bouche muette
Soyez au Tribunal comme sur la sellette,
Et là si vous parlez, ne parlez seulement
Que pour vous avouer convaincus justement.

LE DUC.

805 L'insolente ! Et pourtant je ne sais quoi m'opresse
De quitter là sa cause où l'Enfer s'intéresse,
Et de lui demander quel est notre forsaît.

CANCHON.

Parle et reproche nous ce que nous avons fait.

LA PUCELLE.

Le premier d'entre tous est votre injuste guerre,
810 C'est le crime commun à toute l'Angleterre.
Auriez-vous pu forger mille noirs attentats,
Entrer à main armée au cœur de nos États,
Embraser nos Cités, ravager nos Provinces,
Abattre nos autels, et détrôner nos Princes
815 Pour vous faire régner sur une nation
Où vous n'aviez de droit que votre ambition,
Sans vous abandonner à toute l'insolence
Qui contre la raison arme la violence ?
Et les sanglants effets de tant d'impiétés
820 À qui sont-ils qu'à vous justement imputés ?

LE DUC.

À vous-mêmes, à vous qui voulez méconnaître
Pour votre souverain notre glorieux maître,
Lui dont le grand courage et le ressentiment
De votre félonie exige le serment,
825 Et dont le bras armé reprend une couronne
Qui par le droit du sang passait en sa personne.
Puisqu'il a bien raison de vous donner des lois
Comme étant descendu des filles de vos Rois.

LA PUCELLE.

Prétexte injurieux et digne du tonnerre
830 Contre l'ordre du Ciel et les lois de la terre :
Qui dans les faussetés et assez visiblement
D'un État bien réglé sape le fondement :
C'est à ce sage auteur ce qui respire
D'élever et d'abattre un florissant Empire
835 D'en former à son gré la ruine ou l'appui,
Et ces grands changements n'appartiennent qu'à lui.
Quand Dieu fait les États il inspire lui-même
Ce vieil et premier droit sur qui le diadème

840 Établit son pouvoir avecque fermeté
 Et le règle aux humeurs du peuple surmonté,
 Si bien qu'elle est plutôt cette loi souveraine
 Un décret tout divin qu'une pensée humaine
 Et la vouloir enfreindre est une impiété ;
 Or de votre forfait telle est la qualité
 845 Les Français de tout temps ont eu de fortes âmes
 Qui n'ont jamais dessous le joug des femmes,
 L'autorité du Ciel a de son propre doigt
 Écrit la Loi Salique ou se fonde le droit
 Que les hommes tous seuls ont sur une couronne ?
 850 Qu'à des hommes tous seuls notre courage donne,
 Loi Sainte en son principe et la Reine des lois,
 Loi toute vénérable à tous les autres Rois.
 N'allez pas présumer que nous ayons vos taches,
 Nous sommes généreux et vous êtes des lâches,
 855 Le joug que vous portez est bien digne de vous
 Il faut en faible empire à des courages mous
 Et dans cette bassesse ou croupissent vos âmes
 Femmes, vous faites bien d'obéir à des femmes
 Et de remettre ainsi la domination
 860 Dans les mains du caprice et de la passion.
 Vous en aurez un jour une marque pressante
 Sous une femme altière et cruelle et puissante
 De qui l'impie orgueil tant qu'elle régnera
 Foulera les autels et vous opprimerà.
 865 Cependant frémissiez en écoutant les peines
 Qui suivront de bien près vos rages inhumaines,
 Le Ciel jusques ici nous a punis par vous
 Et votre ambition a servi son courroux,
 Mais nos maux vont finir, cette mort déplorée
 870 Du grand Duc de Bourgogne est enfin réparée,
 Elle ne parle plus contre son meurtrier
 Et le sang répandu cesse enfin de crier :
 La paix règne entre nous, et nos armes sont prêtes
 À vous faire lâcher vos injustes conquêtes,
 875 Le Ciel que votre orgueil regarde avec mépris
 Veut que dans peu de temps vous sortiez de Paris
 Et qu'emportant sur vous une entière victoire
 Nous rendions votre honte égale à votre gloire.

LE DUC.

Nous ne serons pas même à Londres sûrement.

LA PUCELLE.

880 Au lieu de m'interrompre écoute seulement
 Loin de continuer ces hautes entreprises
 Il faut abandonnant nos places reconquises
 Que votre ambition se presse dans l'enclos
 De ces murs composés d'orages et de flots.
 885 Oui, généreux Dunois, attente de l'Histoire,
 Tu n'en es pas encore au comble de ta gloire,
 Je te vois d'un courage égal à ton pouvoir
 Faire pour la patrie un merveilleux devoir,
 Et replanter les lis d'une force hardie
 890 Aux champs de la Guyenne et de la Normandie ;
 Oui, je te vois, La Hire, ardent le fer en main

Jean d'Orléans, comte de Dunois
(1403-1468), compagnon d'armes de
Jean d'Arc.

La Hire, de son nom Etienne de
Vignoles (1380-1443), noble gascon
qui participas à la reprise d'Orléans.

Appuyer dignement son glorieux dessein ;
Oui, Brezé, je te vois vaincre tout où tu passes,
Dans le cours d'un soleil tu regagnes vingt places,
895 Et ta juste louange éclate d'un haut son
Qui porte jusqu'au Ciel la gloire de ton nom,
Nom qu'on verra fleurir après quarante lustres
Noble et fameuse tige à cent branches illustres.
Enfin je vous vois tous, invincibles guerriers,
900 Emporter à l'envi des forêts de lauriers,
Je vois Charles remis au trône de ses pères
Et son peuple en repos après tant de misères
Goûter paisiblement le bienheureux effet
De ce que j'ai prédit et de ce que j'ai fait.

LE DUC.

905 Ces présages sont faux et pourtant ils m'étonnent.

CANCHON.

À des excès trop grands fureurs s'abandonnent.

LA PUCELLE.

Je n'ai pas sait encore, et je m'adresse à vous
Qui m'outragez ensemble et qui m'accablez tous,
Qui faites vanité de me voir asservie
910 Et de persécuter une innocente vie :
Vous m'allez condamner et votre injuste loi
N'a point d'yeux pour le Ciel ni d'oreilles pour moi,
Innocente ou coupable, il faut que par maxime
Vous suivez l'intérêt du méchant qui m'opprime,
915 Et la servile peur de déplaire à Bethfort
Est la seule équité qui préside à ma mort.
Bien donc exécutez votre complot funeste,
Pour achever le crime achevez ce qui reste,
Armez votre fureur et votre ambition
920 Sans écouter la voix de la compassion
Qui vous touche possible et qui vous représente
Que c'est contre une fille, et qu'elle est innocente,
Ne vous dispensez point d'un tyrannique effort,
Allez à la fortune et passez par ma mort,
925 Joignez vous tous ensemble, ô troupe généreuse,
Afin d'être plus forts contre une malheureuse,
C'est beaucoup mériter, c'est faire un coup bien grand
Et bien digne après tout d'un peuple conquérant.
Mais de ces procédés ou votre orgueil m'affronte
930 J'en aurai tout l'honneur et vous toute la honte,
Le feu qu'on me prépare et qu'on m'allume ici
Ne me saurait brûler qu'il ne m'éclaire aussi
Et la main des bourreaux utile à ma mémoire
Jetant ma cendre au vent dispersera à ma gloire.
935 Je vois déjà le marbre et la bronze élevés
Où près de ma vertu vos crimes sont gravés :
Mais parce que le marbre et la bronze durable
N'évitent point du temps la force inévitable
Qui les dissipe enfin malgré leur dureté,
940 Et qu'on va par ailleurs à l'immortalité ;
Quand deux siècles passés rendront ma perte antique
Un célèbre Héros, un Prince magnifique

Un Duc tout généreux, héritier à la fois
Des vertus et du nom de ce vaillant Dunois,
945 Relèvera l'éclat d'une gloire si belle
Et fera travailler à me rendre immortelle
Par un ouvrage grand et seul semblable à soi
Bien digne de lui même et bien digne de moi.

LE DUC.

950 Espoir faux et trompeur conçu d'un faux mérite
Dont le Démon la flatte au moment qu'il la quitte !

DESTIVET.

Un sentiment secret que je n'ose approuver
Me dit que ce malheur pourrait bien arriver.

MIDE.

Son esprit agité s'emporte à des chimères
Dont elle tâche en vain d'adoucir ses misères.

LA PUCELLE.

955 Il en arrivera de vous tout autrement,
Prêtez prêtez l'oreille à votre châtiment.

À Sommerset.

Toi dont le jugement préside à l'injustice,
Tu traîneras ta vie avec un long supplice
Éprouvant tous les jours un désordre nouveau,
960 Et tes enfants mourront sous la main d'un bourreau.
Ce lâche Destivet dont l'âme est si servile
Se verra par les siens chassé de cette ville.

À Mide.

Toi devenu le preux souffriras à ton rang
Et les traits de ton crime iront jusqu'à ton sang.

À Canchon.

965 Et toi précipité par une mort soudaine
Seras un triste exemple à l'injustice humaine.
Vos justes châtiments iront jusques au bout,
En un mot craignez tout, car vous offensez tout :
Vous aurez sur les bras ciel terre, mer, ange, homme,
970 Et les foudres de l'air, et les foudres de Rome,
Un remords éternel, une longue terreur.

Elle rentre d'elle même en prison et laisse tout en frayeur.

Feront de votre vie un spectacle d'horreur,
Et j'aurai pour vengeurs en ma misère extrême
Et votre conscience, et mon Prince, et Dieu même.

SCÈNE III.

**Le Comte de Varvic, Le Duc de Sommerset,
Le Baron de Talbot, Canchon, Destivet, Mide.**

LE COMTE, sortant du Tribunal.

975 J'ai le coeur tout rempli d'une sainte clarté
Qui vient de l'innocence ou bien de la beauté
Qu'on voit dessus son front également reluire.

LE BARON, en sortant aussi.

Sa puissance m'étonne et je ne sais qu'en dire.

LE DUC, descendant du Tribunal.

À son autorité quel pouvoir est égal ?

Aucun autre vers ne rime avec le vers
979.

CANCHON.

980 Je tremble quand je songe au bruit de sa menace.

Il sort.

DESTIVET.

Un glaçon de frayeur dedans mes veines passe,
J'ai voulu soutenir le commun intérêt,

Il sort.

Mais elle m'a paru toute autre qu'elle n'est.

MIDE.

Mon coeur est agité par une crainte extrême

Il sort.

985 Qui sait qu'en cet état je m'ignore moi-même.

LE DUC, après avoir un peu rêvé.

Le charme est achevé, je reviens d'un sommeil.
Ha, Comte, fallait-il rompre ainsi le Conseil !
Cette noire vapeur, cette infernale nue
Ne pouvait pas longtemps obscurcir notre vue,
990 Maintenant je la perce et vois tout au travers,
J'ai l'esprit beaucoup libre et les sens bien ouverts.
Mais ces juges charmés se perdent dans la foule,
Ils sont déjà bien loin et le peuple s'écoule.
Il faut nous rassembler, et craignant ces affronts
995 Pour être généreux se faire voir plus prompts.

SCÈNE IV.

La Comtesse de Varvic, Le Duc.

LA COMTESSE DE VARVIC.

Quel trouble est donc le vôtre ?

LE DUC.

Une déroute entière,
Les juges enchantés cèdent à la sorcière.

LE BARON.

L'innocente plutôt contraints ses ennemis.

Il sort.

LE DUC.

Il se faut rassembler dès qu'on sera remis.

Il sort.

SCÈNE V.

La Comtesse de Varvic, Le Comte de Varvic.

LA COMTESSE DE VARVIC.

1000 Vous voilà bien content, et ce visage montre
Le plaisir qui vous touche en pareille rencontre,
Vous en avez sujet, et rompre le Conseil
Pour sauver la Pucelle est un coup sans pareil
Mais c'est une action que je n'aurais pas crue
1005 Si de mon cabinet je ne l'avais bien vues
Encor si votre adresse eût passé plus avant,
Qu'un autre pour le moins se fut levé devant,
L'ayant sait par exemple, on n'eût pas su connaître
Ce qu'il n'est pas besoin que vous fassiez paraître.

LE COMTE.

1010 Madame, aucun de nous ne vous peut rapporter
Quel est ce mouvement qui l'a tout fait quitter,
Si c'est pour la sauver, tout un monde est complice,
De moi, je n'ai dessein que de rendre justice.

LA COMTESSE.

1015 Ha Comte ! Il n'est plus temps de rien dissimuler,
Et votre passion m'oblige de parler,
J'ai souffert jusqu'ici de fâcheuses contraintes
Et mes profonds respects ont étouffé mes plaintes,
Maintenant qu'il s'agit du repos de l'État
Un silence plus long serait un attentat.

LE COMTE.

1020 Le repos de l'État est un prétexte honnête
À couvrir le martel que vous avez en tête.

LA COMTESSE.

Quand seule on m'offensait j'ai seulement pleuré,
Je n'ai pas dit un mot et j'ai tout enduré
Mais je serais coupable et j'en courrais le blâme
1025 Et de mauvaise anglaise et de mauvaise femme
Si lorsqu'à tout l'État votre amour est fatal
Mon devoir n'appliquait un remède à ce mal.
Ha Comte ! Éveillez vous et revenez d'un songe
Où cette passion si lâchement vous plonge,
1030 Rendez, vous à vous-même et ne permettez pas
Que l'Enfer vous attire avec ses noirs appas
Ni qu'une simple fille en triomphe vous mène
Et qu'à votre malheur notre perte s'enchaîne.

LE COMTE.

Mais vous même plutôt conservez si vous plaît
1035 Cette haute sagesse à ce haut point qu'elle est
Et que votre vigueur pour une fois s'exempte
De prendre tant de soin à perdre une innocente :
Quand à moi l'équité m'a réduit à ce point

Il sort.

Que je verrai sa faute, ou n'en jugerai point.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, seule.

1040 Et moi j'ai résolu de perdre une méchante
Dont la force m'outrage alors qu'elle t'enchanté.
Allons tout de ce pas obliger les Anglais,
À rentrer au Conseil une seconde fois.

Le Théâtre se referme.

ACTE IV

On ouvre le Théâtre, les juges se trouvent assis, et la Pucelle devant eux.

SCÈNE PREMIÈRE.

**La Pucelle, Le Duc, Le Comte, Le Baron,
Canchon, Mide, Destivet, Soldats, Peuple.**

LA PUCELLE.

Triomphez maintenant, l'Éternel abandonne
1045 À votre iniquité ma vie et ma personne,
Et l'heure est arrivée ou l'injustice peut
Soumettre l'innocence à tout ce qu'elle veut.
Mais sans qu'à mon bon droit ma raison se confie
Comme juges souffrez que je me justifie,
1050 Ce n'est pas que par là j'échappe à mon tourment,
Mais pour vous témoigner que le Ciel justement
S'apprête à vous punir de tout ce qu'on m'impose,
Et je plaide pour lui quand je défends ma cause.
Que je sache mon crime.

LE DUC.

Hé tu sais quel il est.
1055 Te faut-il renvoyer à ta méchante vie
Pour te faire avouer comme c'est notre envie
Que ta noire magie est ce crime odieux
Et qui te rend l'horreur de la terre et des Cieux ?

LA PUCELLE.

Par le premier arrêt où l'on m'a condamnée
1060 Cette accusation s'est déjà terminée,
Elle est peu vraisemblable et l'injustice au moins
La devait appuyer de quelques faux témoins.
Voyez comme à me perdre une ardeur trop extrême
Prêche mon innocence et fait contre vous même
1065 jamais jusqu'à ce point imprudence n'alla,
On m'appelle sorcière, on en demeure là,
Au lieu de m'accuser on me dit une injure,
Que n'avez-vous des gens qui viennent faire bruit,
Et dire qu'ils m'ont vu au milieu de la nuit
1070 Errante échevelée arracher des racines,
Ramasser des serpents sur de vieilles ruines,
Murmurer toute seule, aller dans les tombeaux,

Faire pâlir d'horreur les célestes flambeaux,
Bref, qu'ils ont vu cent fois ma science employée
1075 À remettre au cachot la nature effrayée :
Dites qu'étant Bergère on m'aperçut un jour
Comme j'empoisonnais les troupeaux d'alentour
Et qu'en guerre j'ai fait par mes pratiques noires
Que mes enchantements ont passé pour victoires.
1080 Pour me les confronter que n'avez-vous ici
Ce fameux Jean de Meung et ses pareilles aussi,
Dont votre tyrannie a jugé que les charmes
Pourraient à ma ruine être d'utiles armes :
Peut-être ils vous diraient quel était mon Démon,
1085 Quel était son pouvoir, et quel était son nom.
Mais, ô malice aveugle, ou certes impuissante ?
On n'a point aposté cette troupe méchante,
Où l'on n'a pas eu droit en cette extrémité
De la faire parler contre la vérité.

LE DUC.

1090 Voyez qu'elle est savante en cet art détestable,
Par sa propre défense elle se rend coupable.
Mais qui pourrait douter de ton pouvoir fatal ?
Et qui ne connaît pas dans ton pays natal
Ce prodige fameux, ce grand arbre des Fées
1095 Ou restent de ton art les infâmes trophées ?

LA PUCELLE.

Quoi c'est là tout le but de l'accusation ?
Et pour le fondement de mon oppression
Vous en êtes réduits à forger ces chimères
Et vous me condamnez sur des contes de mères ?
1100 Ces Fées ont causé mes illustres exploits
Et par des jeux d'enfants j'ai vaincu les Anglais ?
Adroite invention : prétexte magnifique !
Et belle couverture à la rage publique !

LE DUC.

Parle sans te railler et dis combien de faits
1105 Ou même du penser on n'atteignit jamais
Parmi les plus puissants et les plus grands courages
Ont été toutefois tes vulgaires ouvrages ?
Quand je pense où s'est vu Charles et son État
Avant que ce prodige au monde fit éclat,
1110 Et que je vois la gloire et de l'un et de l'autre
Depuis que sa puissance a supplanté la nôtre :
Je ne sais qui me tient que de ma propre main
Je ne venge sur elle un trouble si soudain
Au point où la fortune affligeait ce Monarque
1115 Bourges de son Empire était la seule marque,
La France allait céder de l'un à l'autre bout,
Il ne possédait rien car nous possédions tout,
Et nos armes faisaient sur les rives du Loire :
Avancer à grands pas notre naissante gloire.
1120 Mais dès que cette rage a pour lui combattu,
On voit reprendre coeur à sa faible vertu,
On le voit rétablir ses forces consommées
Et remettre sur pied de nouvelles armées,

Et les villes enfin ont cette lâcheté
1125 De reprendre le joug qu'elles avaient quitté,
Sa force qui de soi n'osait tant se promettre
Nous jette à bas du Trône afin de l'y remettre,
Enfin il saut tout rendre après avoir tout pris :
Et nous en voir au point de défendre Paris.
1130 Réponds, fille enragée, et qu'en notre présence
Ta bouche soit d'accord avec ta conscience,
À moins que le Démon t'aidât à nous braver
Le siège d'Orléans se pouvait-il lever ?
1135 N'alla-t'il pas plus loin que la puissance humaine ?
As tu pu toute seule, et par ton seul abord
Jeter dans notre camp la frayeur et la mort ?
Et ce cerf enchanté qui sur la plaine verte
Dans les champs de Patay commença notre perte
1140 Quand à notre dommage on te vit triompher,
Nous pouvait-il venir d'ailleurs que de l'Enfer ?

LA PUCELLE.

Puisque vos sentiments si mauvais interprètes
Imputent à l'Enfer les choses que j'ai faites,
Pour preuves de magie alléguant mes exploits,
1145 Souvenez-vous aussi de ce brave Dunois,
Ce généreux sorcier commandait les armées,
Son exemple et sa voix les rendaient animées,
Il vous portait la mort et la honte et l'effroi,
Faites lui son procès tout de même qu'à moi
1150 Sans que par mon trépas sa gloire se retarde
Son charme ira plus loin si vous n'y prenez garde
Et tout ce que j'ai fait si glorieusement.
De tout ce qu'il doit faire est l'ombre seulement.
Après tout, quel dessein vous oblige à reprendre
1155 Une accusation que j'ai bien su défendre ?
Et quand j'aurais failli, la prison en tout cas
Par mon premier arrêt me punit elle pas ?

DESTIVET.

Oui, mais tu l'as rompu, et l'on doit d'autres peines
Au captif qui travaille à sortir de ses chaînes.

LA PUCELLE.

1160 Le désir d'être libre est naturel à tous
Parce que la franchise a des appas bien doux,
Ne me condamnez point en pareille aventure,
Où faites le procès à toute la nature,
Si vous me punissez pour sortir de prison
1165 Vous punissez aussi les lois et la raison,
Il est vrai que je sers de preuve pitoyable
Comme vos cruautés n'ont rien d'inviolable.
Mais quel crime ai-je fait en cette occasion ?
Ai-je contribué pour mon évansion ?
1170 Mes fers se sont brisés dans l'ombre et le silence,
Mais est-ce par ma faute ? Ai-je fait violence ?
Ai-je forcé la porte ? Ai-je sauté le mur ?
D'une céleste main c'est l'ouvrage tout pur ;
Faites revenir l'Ange où mon appui se fonde

1175 Et sur son propre fait que lui-même il réponde.

CANCHON.

Ô blasphème ! Impudente, oses-tu si souvent
Nous alléguer encore et nous mettre en avant
Des révélations dont cette troupe sage
Avec tant de raison t'a défendu l'usage ?

LA PUCELLE.

1180 Elles viennent du Ciel, suis-je libre en ce point,
Et puis-je les avoir, ou ne les avoir point ?
Puis-je clore la bouche au moment qu'il me l'ouvre,
Et taire les secrets qu'il veut que je découvre ?
Quand par un ordre exprès de la Divinité
1185 Je fus trouver mon Prince en sa nécessité,
Qu'entre ses courtisans je l'allai reconnaître
Pour lui dire à quel point sa grandeur devait être,
Ce sut par une grâce à qui j'ai dû céder
Et que j'obtins du Ciel sans la lui demander ;
1190 Ainsi continuant d'être oisive et muette
Quelle rébellion mon âme eût-elle faite ?

MIDE.

Faut-il pour la convaincre user de tant d'efforts ?
Son crime éclate assez dessus son propre corps,
Ces restes d'un habit dont son sexe elle offense,
1195 Et qu'elle garde encor contre notre défense,
Sont de justes témoins qui parlent devant nous.

LA PUCELLE.

Ai-je obtenu jamais d'autres habits de vous ?
Mais jusques à la mort je veux bien qu'on remarque
Dessus mon vêtement une si digne marque
1200 De cette illustre force et de ce grand pouvoir
Que sur tant de grands coeurs le Ciel m'a fait avoir.
Si comme une Judith il m'avait envoyée,
J'aurais à ce besoin mon adresse employée
Avec tous ces appas dont le sexe est prisé
1205 Et pour un bon sujet j'en aurais abusé :
Il n'est rien de charmant, rien de doux au visage,
Où j'aurais essayé de le mettre en usage
Pour faire aller au but mon généreux dessein,
Et mes yeux bien menés auraient conduit ma main,
1210 Bref, j'aurais épuisé cette molle industrie
Et de la mignardise et de l'afféterie.
Or, n'étant point venue afin de vous tenter,
Mais bien pour vous combattre et pour vous surmonter,
Et remettre des miens par une juste audace
1215 La générosité sur sa première trace,
Il m'a fallu changer suivant un bon conseil
Des marques de faiblesse en un fier appareil,
Ainsi me déguisant j'ai voulu que la feinte
D'un aspect emprunté commençât votre crainte,
1220 Et d'un sexe contraire à cette noble ardeur
J'ai quitté l'apparence et non pas la pudeur.

MIDE.

Quoi ce prétexte faux, et dont tu t'es servie
Couvre l'impureté de ta méchante vie ?

LA PUCELLE.

Perdez, mon innocence et ne l'épargnez point,
1225 Mais ne m'outragez pas jusques au dernier point
Que d'offenser ma vie en la nommant impure
Puisque vous n'en avez prévue ni conjecture :
Le jugement des miens vous peut être suspect,
Mais pour une Princesse ayez quelque respect,
1230 Cette illustre beauté, noble sang de Béthune,
Chez qui j'ai soulagé mes tristes infortunes,
De tout ce que je suis vit des signes certains
Avant que son époux m'eut remise en vos mains ?
Que n'a-t-elle point fait afin de s'en instruire ?
1235 Elle même en ce lieu pourrait mieux vous déduire
Par qu'elle adroite épreuve elle n'a point tenté
Mon esprit, ma constance, et ma pudicité,
Son témoignage seul vous apprendrait peut-être
Ce que je tâche en vain de vous faire connaître,
1240 Puisqu'à mon grand malheur vous faites vanité
De n'être pas ici pour voir la vérité.

CANCHON.

La raison la plus forte est toujours la dernière ;
Étant notre ennemie et notre prisonnière
Nous est-il pas permis de te donner la mort ?
1245 Parle.

LA PUCELLE.

Oui certes, oui, j'en demeure d'accord,
Mon innocence ici n'a rien à vous répondre,
En cela seulement vous la pouvez confondre ;
Je puis de votre main recevoir le trépas
Dans votre tribunal comme dans les combats
1250 Pourvu que la fureur hautement vous anime
Et votre haine ouverte amoindrit votre crime :
Oui, oui, l'épée au poing venez tous contre moi
Qui ne vous donne plus de matières d'effroi,
De plus de mille coups vengés autant d'injures,
1255 Et remettez le fer dans toutes mes blessures,
Ce sera cruauté qu'un mouvement si prompt,
Mais au moins on dira, des ennemis la font ;
Une ombre d'équité couvre cette furie,
En usant autrement, regardez je vous prie,
1260 À quel injuste effort vous vous engageriez,
Je suis votre ennemie et vous me jugeriez :
Je ne relève point de la loi de vos Princes,
Et si j'étais coupable en toutes nos provinces
Je trouverais chez vous une protection,
1265 C'est le droit qui s'observe en toute nation.
Mais quoi, pour m'immoler à la secrète rage

Dont ce cruel Bethfort injustement m'outrage,
Votre raison esclave est sourde à l'équité,
Et vous n'écoutez rien que votre lâcheté.

LE DUC.

1270 En vain par la pitié tu tâches à nous prendre,
On t'a fait trop de grâce en te laissant défendre,
Et nous ne devons pas nous assembler exprès.
Gardes, remenez-là, qu'on la veille de près.

Elle sort.

SCÈNE II.

**Le Duc de Sommerset, Le Comte de Varvic.
Le Baron de Talbot, Soldats, Peuple.**

LE DUC DE SOMMERSET.

Ici, braves Anglais, c'est à votre courage
1275 À calmer de l'État le plus pressant orage,
Aucun empêchement ne vous détourne plus,
L'art de cette méchante est demeuré perclus,
Et ce dernier Conseil si différent de l'autre
Montre que son pouvoir est esclave du nôtre,
1280 Chaque esprit à la fin rallume sa clarté,
Et notre jugement reprend sa liberté.

LE BARON.

Ainsi tous nos avis seront hors de contrainte.

LE DUC.

Il est temps que ce monstre ait sa dernière atteinte,
Qu'on venge par sa mort tant d'hommes valeureux,
1285 Et que le sang impur lave le généreux.
À vous bien regarder j'ai peine de connaître
Quels sont vos sentiments et quels ils peuvent être ;
Mais je trouve pour moi sans haine et sans transport
Que cette malheureuse est bien digne de mort.

LE BARON.

1290 Il serait plus séant de rétablir sa gloire
Tâchant de remporter quelque insigne victoire
Que d'en être réduits à cet étrange point
De punir une fille ou le crime n'est point,
Quel est ce procédé ? Qui jamais ouït dire
1295 Qu'une fille en sa mort venge tout un Empire ?
Et qu'il faille un bourreau pour essuyer l'affront
Qu'une si franche guerre a mis sur notre front ?
Pouvons nous le souffrir sans croître notre honte,
Et mériter par là que la France nous dompte ?
1300 C'est notre prisonnière, et je lui dois le bien
Dont elle m'honora lorsque je fus le sien
Après qu'elle m'eut pris au fort d'une batailles

Et quoi que l'injustice à sa perte travaille,
Son plus grand châtement doit être la prison.

LE COMTE.

1305 Oui, nous ne pouvons plus avec juste raison,
Et c'est faire un outrage à la même innocence.

UN SOLDAT.

Ha traîtres !

UN DU PEUPLE.

Ha méchants !

UN AUTRE SOLDAT.

Ils sont d'intelligence.

LE COMTE.

Quoi, Seigneur, souffrez vous qu'un acte pareil
Ce peuple et ces soldats prennent part au Conseil ?
1310 Et voulez vous livrer d'un pouvoir tyrannique
Nos libres sentiments à la force publique ?

LE DUC.

Votre indiscretion qui n'éclate qu'en vain
A causé le désordre et non pas mon dessein,
Apaisez le tumulte et la fureur émue
1315 En rendant à ce peuple une sûreté due,
Enfin délivrez-les d'un mal si dangereux,
Et vous ne serez pas en danger avec eux.

LE COMTE.

Ha, Baron, c'en est fait, l'injustice puissante
Accable malgré nous cette pauvre innocente.

CANCHON.

1320 Un supplice vulgaire est encore trop peu,
Et son crime doit être expié par le feu.

DESTIVET.

Il faut selon mon sens la brûler toute vive.

MIDE.

Jeter sa cendre au vent et quoi qu'il en arrive,
En éteignant le feu qui punit ce Démon
1325 Éteindre s'il se peut sa mémoire et son nom.

LE DUC.

Voilà comme les uns jugent mieux que les autres
Tels sont nos sentiments, persistez dans les vôtres,
Le sort de la Justice en cette occasion
Emporte votre brigue et votre passion,

À Canchon.

1330 Vous, brave et digne Anglais, faites d'un soin fidèle
Entendre son arrêt à cette criminelle,
Et que bien promptement il soit exécuté.

Il rentre.

J'accomplirai votre ordre avec fidélité.

SCÈNE III.

**Le Duc, Le Comte, Le Baron, La Comtesse,
Dalinde.**

LA COMTESSE, en désordre.

Attendez, Chevalier.

DALINDE.

Hé pensez où vous êtes,
1335 Madame, et si vous plaît voyez ce que vous faites.

LA COMTESSE.

Avant que de m'ouïr ne vous séparez point,
Je vous viens supplier de m'accorder un point
Par mes cris, par mes pleurs, par vos pieds que j'embrasse.

LE DUC.

Hé quoi ?

LA COMTESSE.

De la Pucelle accordez-moi la grâce.

LE DUC.

1340 D'où vous est arrivé ce changement soudain ?
Mais elle est condamnée et vous priez en vain.

LA COMTESSE.

Qu'avez vous fait méchants, un crime abominable,
Elle est toute innocente, et moi toute coupable,
Ouvrez, ouvrez mon coeur vous y verrez sa mort
1345 Écrite dans ma rage et dedans mon transport,
Ma damnable fureur en est seule complice,
Et le peuple à frémi contre cette malice
Ses effroyables cris en l'air se sont perdus
Et vous-mêmes, cruels, les avez entendus.

LE COMTE.

1350 Dalinde, hé depuis quand est-t-elle si troublée ?

DALINDE.

Rêvant à la fenêtre, au bruit de l'assemblée
Elle a changé soudain, s'est mise à deux genoux,
A dit d'étranges mots qui nous étonnaient tous,

Et suivant le transport dont elle était émue
1355 Elle s'est relevée, et puis est accourue.

LE DUC.

Ces cris dont vous parlez le peuple les a faits
Pour montrer qu'il voulait qu'on punit ses forfaits.

LA COMTESSE.

Hé ne voyez-vous pas tout ce peuple en tristesse
Qui les larmes aux yeux m'environne, mep resse,
1360 Et me conjure encor de vous redemander
La grâce qu'à mes pleurs vous devez accorder ?
Et parmi les soldats oyez combien résonnent,
Les acclamations qu'à cette fille ils donnent.

LE DUC.

Comte, ce trait sans doute est de votre façon
1365 Pour effrayer le peuple.

LE COMTE.

Injurieux soupçon !
Il n'en est rien, Seigneur, mais cette frénésie
Est la punition d'une autre fantaisie
Qui la faisaient agir déraisonnablement
Et contre mon repos et presque incessamment.

LA COMTESSE.

De combien de remords me sens-je tourmentée
Depuis que ma fureur est à ce point montée !
Mais ce peuple revient, il va fondre sur moi,
Ha changement hideux qui me transit d'effroi !
Ce ne sont plus qu'autant d'infemales furies
1375 Qui me vont replonger dans mes forcèneries,
Je n'en puis échapper, je les vois, je les sens,
Et la rage à ce coup s'empare de mes sens,
Ô fille toute sainte, et pourtant outragée ?
Si vous me pardonnez j'en serai dégagée,
1380 Laissez moins d'étendue à vos ressentiments,
Lisez dans mon esprit, et contez les tourments,
Voyez mille bourreaux contre une conscience
Qui connaît sa malice et sait votre innocence.

Elle pâme.

Mais vous ne parlez point. Ha je meurs de douleur.

LE DUC.

Sa manie est étrange, et ce dernier malheur,
1385 Sorcière dangereuse, est un de tes ouvrages.

Il sort.

Mais une prompte mort va calmer ces orages.

SCÈNE IV.
Le Comte, le Baron.

LE COMTE.

Elle est comme assoupie, et l'on peut aisément
La faire transporter dans un appartement.

LE BARON.

1390 Je ne vous quitte point en ce fâcheux rencontre.

LE COMTE.

Non laissez moi tout seul.

Il s'en va.

LE BARON.

Ciel ! Ton pouvoir se montre,
Fais voir la vérité d'un mystère si grand,
Mais ne la venge pas en nous la découvrant.

SCÈNE V.

DALINDE emportant sa maîtresse.

1395 Que l'on tombe aisément dans une frénésie
Et par la conscience, et par la jalousie.

Le Théâtre se referme.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

La Pucelle, Canchon, Mide, Le Peuple.

LA PUCELLE.

Stances de la Pucelle allant au supplice.

1400 Aimable tyrannie ! Heureuse cruauté !
 Qui m'envoyez du trouble où j'ai longtemps été
 Dans le calme éternel d'une paix si profonde,
 Votre arrêt m'est plus doux qu'il ne m'est rigoureux,
 Et sur lui mon repos se fonde
 Puisqu'en ce moment bienheureux
 Je m'en vais de prison pour m'en aller du monde.

1405 Encore que mon coeur n'ait point été vaincu
 Et que la patience ou j'ai toujours vécu
 Ait quasi témoigné que j'aimais ma misère,
 Je puis bien ressentir avecque volupté
 La grâce qui m'en va distraire,
 Et si j'aime la liberté
 Le trépas qui me vient ne me saurait déplaire.

1410 Suivant l'ordre prescrit à mon illustre emploi
 Je devais et venger et couronner mon Roi
 Et rendre à son État sa splendeur ancienne,
 J'ai vengé de mon Roi le malheur et l'affront,
 Sa gloire doit tout à la mienne,
1415 Sa couronne lui tient au front,
 Il est temps que mon âme aille quérir la sienne.

 Déjà le Ciel ouvert m'en montre plus de cent
 Qui toutes à la fois sur mon chef innocent
 Afin de l'honorer sont prêtes à défendre,
1420 Mon zèle ambitieux les veut toutes porter,
 Et s'il n'a pas droit d'y prétendre
 Il commence à les mériter
 Par cette vive ardeur dont il tâche à les prendre.

1425 J'oi déjà pétiller le brasier dévorant,
 Mais en le regardant, d'un oeil indifférent
 J'en vois la vérité comme j'en vis l'image,
 C'est ce qui me console, et par là je connais

1430 Que mon bon Ange me soulage,
Et je sens à l'entour de moi
La force qui remplit ma force et mon courage.

Témoin de l'innocence et de l'iniquité
Qui rendras à chacun ce qu'il a mérité
De la punition et de la récompense
1435 Prends mon âme en ta garde et la conduis au port
Après sa dernière souffrance,
Et fais que mon injuste mort
Soit le dernier malheur qui regarde la France.

CANCHON.

Ses inutiles vœux retardent son trépas
Et le plaisir du peuple en retardant ses pas.
1440 Marche, marche au supplice, et d'un profond silence
Prouve ta modestie avec ta patience.

LA PUCELLE.

Je ne veux pas apprendre en mon dernier moment
De votre tyrannie à souffrir constamment,
Mais, barbares, je veux et c'est ma seule envie
1445 Faire aller ma parole aussi loin que ma vie :
Je ne cesserai point de parler contre vous,
Oyez le testament que je sais devant tous.
Je donne au feu mon corps, je rends au Ciel mon âme
Dans une pureté sans reproche et sans blâme,
1450 Je laisse à tous les miens qui partagent mon sang
L'exemple de moi-même et l'espoir d'un haut-rang
Au peuple de la France et l'olive et la palme,
Des lauriers toujours verts, un repos toujours calme,
À vous mille cyprès l'un sur l'autre entassés,
1455 Un repentir affreux de vos crimes passés,
Un parti contre vous de Ciel et de fortune,
Une ruine entière, une terreur commune,

Elle sort et tout le monde la suit.

MIDE.

Sa hardiesse est grande au trépas qu'elle attend,
Et quoi que ridicule elle étonne pourtant.

SCÈNE II.

LE COMTE DE VARVIC, seul.

- 1460 Où va ce peuple fou ? Quelle rage l'anime
 À courir de la sorte au triomphe du crime ?
 Qui s'imaginerait , qui pourrait concevoir
 L'innocence punie être si belle à voir ?
 Cette cour est déserte en sa vaste étendue,
- 1465 Ce qui la remplissait se dérobe à ma vue,
 Et ce peuple écoulé qui mène un si grand bruit
 Au spectacle attaché le devance, ou le fuit.
 Quoi dans le désespoir dont j'ai l'âme oppressée
 N'en sais-je pas autant de ma triste pensée ?
- 1470 Les autres pour la voir en cette extrémité
 Suivent un mouvement de curiosité,
 Ou de compassion, ou de rage, et de haine,
 Et mon coeur fuit les pas de l'amour qui l'y traîne,
 Il me quitte, il y court, et demeurant auprès
- 1475 Accompagne à la mort ses innocents attraits,
 Il souffre aussi bien qu'elle, et je vois ce me semble.
 Qu'au funeste bûcher on les attache ensemble.
 Ha la douleur m'étouffe, et je meurs de pitié !
 Ici mon désespoir s'accroît de la moitié,
- 1480 Hélas en quel état m'apparaît cette belle !
 Un grand cercle de feu pétille à l'entour d'elle,
 Sa belle âme s'envole et se va perdre en l'air
 Avec ce même feu qui la fait envoler.
 Amant désespéré, malheureux à toi-même,
- 1485 Tu l'as abandonnée en son besoin extrême,
 L'insolence à tes yeux a commis ce forfait
 Et l'ayant enduré ta lâcheté l'a fait.
 Mais quoi pour empêcher notre commun supplice
 N'ai-je pas employé la force et l'artifice ?
- 1490 Pour elle je n'ai pu sécher sa cruauté,
 Je n'ai pu la sauver qu'avec sa volonté
 Et sa haute pudeur sort enracinée
 Contre son propre bien s'est toujours obstinée.
 Toutefois son salut se pouvait espérer
- 1495 Si je l'eusse entrepris sans me considérer,
 Et sans mêler un peu lorsque je l'ai servie
 L'intérêt de ma flamme au dessein de sa vie,
 Pouvais-je à sa vertu faire mettre armes bas,
 Et puisque je l'aimais la connaissais-je pas ?
- 1500 Hélas elle vivrait, et quand bien l'espérance
 Aurait été ravie à ma persévérance,
 Ne la possédant pas il resterait ce point
 Que j'aurais le bonheur de ne la perdre point.
 Doux sentiments du coeur, dont la voix infidèle
- 1505 M'a dit secrètement que j'aimais cette belle
 Du véritable amour qu'ont les vrais serviteurs,
 Vous en avez, menti comme des imposteurs :
 Je trouve en débrouillant votre artifice extrême
 Que j'avais seulement de l'amour pour moi-même.
- 1510 Et recherchant mon bien qu'elle tenait en soi

Je n'ai rien fait pour elle et j'ai tout fait pour moi :
Encore si pour moi ma flamme eut été vraie
Je me fusse épargné cette cruelle plaie
Qui saignera toujours dans le fond de mon coeur,
1515 Oui j'aurais eu pitié de ma propre langueur,
Et sauvant sa beauté contre la force ouverte
Je me serais sauvé du regret de sa perte.
C'est donc moi qui la tue et le Ciel a permis
Que je sois le plus grand de tous ses ennemis,
1520 Pas un de la sauver ne se vit plus capable,
Et pas un de sa mort ne se voit plus coupable.
Ha ! Reviens, mon amour, non plus comme devant
Avecque le flambeau d'un espoir décevant,
Mais armé de serpents, de terreurs, et de rages
1525 Qui de mon désespoir signalent les ouvrages,
Dans mon sein criminel verse un poison maudit,
Et deviens mon bourreau comme elle m'a prédit.

SCÈNE III.

Le Comte, Le Comtesse, Dalinde.

LE COMTE.

Voici de ma douleur l'autre cause vivante,
L'une par son trépas m'afflige et me tourmente,
1530 L'autre par sa folie excite ma pitié,
Et je sens que mon coeur se partage à moitié,
Dès l'instant que je songe à celle que l'on m'ôte
Je pense à mon amour, où plutôt à ma faute,
Et pour celle que j'ai, mon oeil ne la peut voir
1535 Qu'aussitôt son malheur n'accuse mon devoir.

DALINDE.

Pourquoi contre vous même user de violence
En voulant échapper à notre vigilance ?

LA COMTESSE.

Enfin vous m'offensez, dans ces occasions
Je prends tous vos devoirs pour des rebellions.
1540 Après ce grand travail qui n'est pas ordinaire
Je trouve que le frais m'est un peu nécessaire.
Et puis il est bien juste à ne vous point mentir
Que pour verser des pleurs, et pour me repentir
D'une méchanceté qui va jusqu'à l'extrême,
1545 Ce soit au même endroit, et dans la place même
Où j'ai fait assembler ce damnable Conseil.

LE COMTE.

Dalinde, en quel état l'a mise son réveil ?

DALINDE.

Son esprit est rassis, son action posée,
Mais pourtant sa fureur n'est pas toute apaisée.

LA COMTESSE.

1550 Peut-être connaissant qu'elle n'a point de tort
Ils n'auront pas signé sa sentence de mort,
Qu'en jugez-vous, Dalinde ? Il est plutôt à croire
Que pensant m'obliger ils en auront fait gloire.

DALINDE.

Madame, je ne sais.

LA COMTESSE.

Comment vous ne savez ?
1555 Bien, bien, je vous paierai comme vous me servez ;
Je vous ai commandé de leur dire sur l'heure
Qu'il faut bien empêcher que la Pucelle meure,
Jusqu'à tant que Bethfort, tous leurs avis reçus,
Renvoie encore un coup ses ordres là-dessus.

LE COMTE.

1560 La voilà qui s'échappe.

LA COMTESSE.

Ils ignorent peut-être
Le billet important que m'écrit notre Maître
Qui ne défend rien tant que de l'exécuter,
Allez tout de ce pas vous-même le porter,
Et les avertissez que s'ils sont résistance
1565 Mille Français armés, viendront à sa défense,
Ils ne sont pas si loin que pour les bien punir
Je ne trouve moyen de les faire venir.

DALINDE.

Que le trouble est puissant ou son esprit succombe !
À la bien observer, j'ai peur qu'elle retombe.
1570 Mais j'entends un grand bruit.

LE COMTE.

Quel désordre nouveau,
Et d'où vient ce tumulte aux portes du château ?
C'est possible un effet de l'humeur populaire
Qui voit notre injustice et qui ne s'en peut taire,
Où qui pour l'empêcher fait tout ce qu'elle peut.

SCÈNE IV.

**Le Duc, Le Comte, La Comtesse, Dalinde,
Canchon, Destivet entre deux gardes.**

LE DUC.

1575 Entrez, et dites-moi quel trouble vous émeut.

CANCHON.

Traînez-le ce méchant, ce perfide, ce traître.

LA COMTESSE.

.....

CANCHON.

Seigneur, bien à propos je vous ai rencontré,
Et certes si plus tard vous tous fussiez montré,
1580 De ce peuple agité la rumeur insolente
Eut à son châtement dérobé la méchante.
Mais puisque c'en est fait, vous plait-il d'écouter
L'accident survenu que je vous vais conter ?
Au point que la Justice allumait une flamme
1585 Qui devait consommer cette sorcière infâme,
Ce lâche a désiré d'être près du bûcher
Mais le peuple serré l'empêchant d'approcher,
Les yeux baignés de pleurs, d'une voix gémissante
Il s'est mis à crier qu'elle était innocente
1590 Et qu'il la suppliait de croire son transport
Véritable témoin du regret de sa mort.
Ces mots entrecoupés de sanglots et de plaintes,
Sur les esprits du peuple ont fait quelques atteintes,
Qui les portaient déjà par cette impression
1595 Au delà du murmure et de l'émotion
Si je n'eusse envoyé des gardes pour le prendre
Et comme criminel entre vos mains le rendre.

LE DUC.

Hé comment, malheureux, avoir si bien servi,
Et jusques à la fin n'avoir pas poursuivi ?
1600 Hé quoi vous étiez juge, et vous êtes complice.

DESTIVET.

Dussai-je être puni d'un rigoureux supplice,
Il faut que je l'exalte, et l'innocence au moins
Mérite bien d'avoir ses Juges pour témoins,
Mais je crains que l'aveu d'une chose si claire
1605 Pour n'être infructueux n'ait du plutôt se faire.

LE COMTE, à part soi.

Ô d'un esprit touché digne ressentiment !
Si le juge en est là que peut dire l'amant ?

Le vers 1577 est illisible.

LA COMTESSE.

Dalinde, il est besoin que j'aïlle tout à l'heure
Pour lui crier merci par avant qu'elle meure.

DALINDE.

1610 Où courez-vous, Madame, écoutez si vous plaît
Que le Baron vous die en quel état elle est.

SCÈNE V.

**La Comtesse, Le Baron, Le Duc, Le Comte,
Destivet, etc.**

LE BARON DE TALBOT.

Vis-je croire à mes yeux et croire mes oreilles ?

LA COMTESSE.

Hé bien qu'avez-vous vu ?

LE BARON.

Madame, des merveilles,
La mort de la Pucelle est un vivant tableau
1615 De ce que les vertus ont de grand et de beau.
Sa gloire à si haut point ne s'était jamais vue,
Elle marche à la mort sans paraître émue,
Sa constance et sa peine agissant par moitié
Jetent dans tous les coeurs, la force et la pitié,
1620 Et voyant sa fierté dans le mal qui la presse
Je m'enfle de courage, et pleure de tendresse.
Pensez-vous que de crainte elle ait tourné les yeux
Elle voit son bûcher, où regarde les Cieux,
Ni son front ne pâlit, ni son teint ne s'efface,
1625 Un dédain généreux en augmente la grâce.
Comme on l'allait brûler un chacun s'est troublé,
Tout le monde a frémi, tout le monde a tremblé,
Seule elle a tenu bon dans les forces extrêmes,
Bref, à bien observer comme ils pleuraient eux-mêmes
1630 Et de quelle façon elle se commandait,
On eût dit qu'ils souffraient et quelle regardait.
À la fin le feu prend, tout le bûcher s'allume,
Et ce corps si parfait se perd et se consume.
Mais, ô prodige étrange ! Au milieu du brasier
1635 On a trouvé son coeur encore tout entier,
Le peuple a fait un cri, même en notre présence,
Contre votre injustice, et pour son innocence,
Et beaucoup dans la presse ont dit en murmurant
Que cela marquait bien quelque chose de grand.

LE DUC.

1640 Les Démons n'ont quitté qu'avec beaucoup de peine
Ce coeur où leur malice éclatait comme Reine.

Qui de tous ses malheurs partit victorieux,
Pour mettre dans son jour une extrême injustice
A survécu lui-même à son propre supplice,
1645 Et le Ciel est injuste et pour elle et pour nous
Si ce crime effroyable échappe à son courroux.

DESTIVET.

Dans le vrai sentiment ce coup me fortifie,
Nous l'avons condamnée, et Dieu la justifie.
Méchants, à tout le moins que n'avez-vous souffert
1650 Qu'à ses beaux yeux mourants mon coeur serait ouvert,
Vous n'empêcherez pas mon âme languissante
De publier partout qu'elle est morte innocente.

LE DUC.

Qu'on chasse, pour n'accroître un désordre commun,
Ce perfide ennuyeux, et ce lâche importun,
1655 Qu'il sorte de la ville, et sans aide et sans suite,
Et que son désespoir luy serve de conduite.

DESTIVET, et s'en allant.

Étonne-toi, barbare, et demeure interdit
Puisqu'il m'est arrivé ce qu'elle m'a prédit.

SCÈNE VI.

UN SOLDAT.

Juste Ciel, qu'ai je vu ! Mon coeur est tout de glace.

LE DUC.

1660 Qu'est-ce, parle.

SOLDAT.

Seigneur, au milieu de la place
Mide s'est vu sapé d'un mal prompt et vilain,
Son visage et son corps ont blanchi tout soudain,
Tout le monde étonné fuit son abord funeste
Comme si cet abord communiquait la peste,
1665 Et la secrète horreur qu'il porte dessus soi
Fait que chacun des siens le quitte avec effroi.
Et comment de ma peine adoucir la rigueur
Puis qu'elle a pris racine au profond de mon coeur ?
Ma propre conscience à soi-même est cruelle
1670 Par cent monstres secrets qu'elle produit contre elle,
Je vois mon sein battu de plus de mille coups,
Que je vois de serpents.

DALINDE.

Hé revenez, à vous ?

LA COMTESSE.

Quelle horreur m'environne ! Ha je me sens contrainte

Elle s'en va.

De courir à la mort pour venger cette sainte.

LE COMTE.

1675 Dalinde, menez-là dans son appartement,
Et ne la quittez point, j'y suis dans un moment.

SCÈNE VII.

CANCHON, mourant subitement.

Ha ! Je suis traversé par un trait invisible
Et qui donne à mon coeur une atteinte sensibles ;
Je ne puis résister à ce dernier effort,
1680 Et je meurs.

LE DUC.

Ô prodige ! En effet il est mort.

LE COMTE.

Justes, et prompts effets d'une juste menace ?
Enfin craignez pour vous, craignez pour votre race.

LE DUC.

Comte, je me repens, et je commence à voir
.....

| Le vers 1684 est illisible.

SCÈNE VIII.

LE BARON.

1685 Grand Dieu, satisfais toi par la seule terreur,
Et t[iens] le sceptre Anglais bien loin de ta fureur.

LE COMTE.

Puisse le Ciel content des tourments de mon âme
Éteindre pour jamais le courroux qui l'enflamme.

FIN

Extrait du Privilège du Roi

Par Grâce et Privilège du Roi, donné à Paris le 8 jour d'Avril 1642. Signé, Par le Roi en son Conseil, LE BRUN, il est permis à Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer une pièce de Théâtre, intitulée la Pucelle d'Orléans, durant cinq ans : Et défenses font faites à tous autres d'en vendre d'autre impression que de celle qu'aura fait faire ledit Courbé, ou ses ayants cause, à peine de trois mille livres d'amende, et de tous ses dépens, dommages et intérêts, ainsi qu'il est plus au long porté par le dit privilège.

Et ledit Courbé a associé audit Privilège Antoine de Sommaville, aussi Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entre eux.

Achevé d'imprimer le quinzième jour de Mai 1642.

À PARIS, Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, en la Galerie des Merciers, à l'Écu de France, chez AUGUSTIN COURBÉ, en la même Galerie, à la Palme. Au Palais.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].